

Mes débuts en dermatologie

António POIARES BAPTISTA

*Professeur Titulaire (jubilado) de Dermatologie
de la Faculté de Médecine de l'Université de Coimbra - Portugal*

Dans les premiers jours de janvier 1954, le 4 Janvier, tout jeune médecin, j'arrive à l'Hôpital Saint-Louis à Paris. C'était la première fois que je sortais du Portugal, alors un pays assez fermé sur soi-même malgré son glorieux passé historique dans la découverte du monde. Je venais de Coimbra, une ville avec une université vieille de 7 siècles, où l'influence de la culture française, notamment dans la médecine, était alors très forte (par exemple, la plupart des livres d'étude étaient en français). Je dois préciser que je ne savais rien de dermatologie, car le prof. de la chaire (Prof. Mário Trincão) n'était pas dermatologiste mais spécialiste en cardiologie (!) et que son assistant, Dr Artur Leitão, était autodidacte... Ainsi, mon désir de devenir dermatologiste m'a conduit à l'Hôpital Saint Louis, alors considéré comme un des grands centres de la dermatologie mondiale. Je me préparais à obtenir le "Certificat d'Études Spéciales de Dermatologie et Syphiligraphie" de la Faculté de Médecine de Paris. Pendant 3 années scolaires on avait un programme théorique annuel obligatoire, avec un examen écrit à la fin de chaque année (2 heures, sur trois sujets sur cinq, tirés au sort) et des stages effectués dans l'un des cinq services de l'hôpital. À la fin de la 3ème année on avait un examen final : une épreuve écrite (avec le même système, mais dont on avait les résultats un mois après, car l'épreuve était corrigée par les 3 membres d'un jury national), un examen clinique (avec un système très variable, le plus souvent comme dans la consultation externe avec l'observation de 4 ou 5 malades et le diagnostic immédiat...), une épreuve pratique avec lecture d'une lame histologique d'une lésion typique et à la fin l'examen oral, avec un jury de 3 « patrons » (celui de mon année a été Degos, Duperrat et Merklen). L'exigence du certificat était assez significative car des 23 inscrits dans le « certificat », dont plusieurs étrangers, seulement 8 l'ont obtenu dans les 3 ans... Après j'ai eu la chance de pouvoir prolonger mon séjour encore une année, en 1956-57, avec une bourse du gouvernement français, comme Assistant Étranger de la Faculté de Médecine de Paris (avec un « piston », je le crois, du Prof. Degos) pour faire un stage presque exclusif en dermatopathologie. Quatre ans plus tard j'y suis retourné pour une cinquième année, cette fois-ci comme boursier de la Fondation Calouste Gulbenkian, pour préparer ma thèse de doctorat universitaire. Ainsi, encore une fois, mes liaisons avec la dermatologie française et avec les collègues français se sont affirmées.

Je me souviens toujours du premier contact à l'hôpital (fig.1), trois jours après mon arrivée à Paris. J'arrive dans le pavillon Gougerot et la surveillante, Madame Henri, me demande je ne sais pas quoi (il faut dire que mon français était bien faible); je lui présente ma carte et elle me dit « le patron est en salle ». J'ai traduit qu'il était dans une salle, en réunion et j'ai attendu. Elle a fini pour m'amener en « salle ». Alors j'ai compris que la « salle » était où les malades sont hospitalisés. Le Prof. Degos passait la visite des malades, entouré par ses collaborateurs, m'a dit bonjour et toute suite m'a montré le malade qu'il était en train de voir et m'a posé la question : - « Qu'est ce que vous en pensez ? ». Bien difficilement je n'ai su que lui dire, bien faiblement, « Je suis un élève »... Alors il s'est rappelé que j'étais le débutant portugais que venait pour le certificat, un peu en retard, en janvier, à cause du service militaire obligatoire d'une année. Je me souviens encore du malade: il avait sur le visage, sur les membres et dos des lésions de sarcoïdose ou maladie de Besnier-Boeck-Schaumann (le BBS, comme on disait), chose que je n'avais jamais vue ! Quel début « glorieux », quelle magnifique entrée !... Naturellement le Prof. Degos m'a laissé « tomber » pour le reste de l'année scolaire... Cependant je dois souligner qu'à la fin de cette première année Monsieur Degos m'a fait appeler car il voulait connaître celui qui avait eu (avec un autre collègue, Pierre Harter) le meilleur classement à l'examen écrit (malgré les fautes d'orthographe...) fait le 15 Juin. Dans



Fig. 1. L'entrée de St. Louis. Elle n'est plus en fonction



Fig. 2. Le pavillon Gougerot disparu avec la construction du nouveau St. Louis

cette 1ère année on était 10 ou 12, mais seulement 6 ont été reçu...Ainsi j'ai été intégré dans le service et reconnu par le patron !

Mes connaissances dermatologiques ont été acquises surtout dans le service du Prof. Robert Degos; mais j'ai aussi profité des consultations et des séances d'anatomopathologie cutanée hebdomadaire du Prof. Bernard Duperrat et, moins souvent, de la consultation du Dr. Pierre de Graciansky. Je ne suis jamais fréquenté les services de Bolgert et de Merklen.

Le service du Prof. Degos était centré dans le pavillon "rond" Henri Gougerot, aujourd'hui disparu (fig.2). Au premier étage il y avait l'amphithéâtre au centre, entouré par les cabinets de direction et des consultations; en bas il y avait les laboratoires d'anatomopathologie, de sérologie et des analyses plus courantes. Les salles d'hospitalisation et des traitements (biopsies, petite chirurgie, radiothérapie,...) étaient dans la partie historique des bâtiments, dans le pavillon Bazin. À cette époque les malades du service étaient hospitalisés dans 3 grandes salles avec un grand chauffage au centre, dont la cheminée sortait par une fenêtre; tous les deux lits étaient séparés par des panneaux vitrés. Chaque jour le patron allait dans une des « salles » faire la visite des malades, accompagné par les assistants et internes de la salle et par les stagiaires. Tous les jeudis il y avait la séance d'histopathologie dans l'amphithéâtre, avec la projection des lames et des photos cliniques, alors présentées par Jean Hewitt et plus tard par Jean Civatte (je dois ajouter que pendant mon 2ème séjour j'ai eu l'honneur d'y participer, parfois avec Rafael Andrade, un stagiaire mexicain). Le vendredi était le grand jour, le « cirque » (comme on l'appelait). C'était la consultation du patron dans l'amphithéâtre (fig.3) avec l'observation d'une dizaine de malades sélectionnés, soit par les médecins du service et parfois d'autres services de l'hôpital soit par des médecins en ville. C'était une consultation très fréquentée, toujours utile, car la discussion était très ouverte et la pathologie assez variée, donc toujours avec intérêt pédagogique. Le patron était assis devant la grande table, très décontracté comme toujours, devant le malade assis sur un banc, entouré par les assistants et par les internes. Ceux qui étaient assis dans les rangs les plus en haut avaient des petites jumelles de théâtre fixées sur les tables (ces jumelles ont eu d'ailleurs une existence assez



Fig. 3. La consultation du « patron » (1956)

courte, de quelques mois...) Un fait que pour moi a été, dès le début, une surprise : le patron ne se gênait pas de dire qu'il ne connaissait pas le diagnostic! Il avait un geste bien typique: il passait la main devant son visage, de haut en bas, en disant « rideau » !!! Un autre fait m'a frappé: - quelques fois il demandait, pendant la consultation, à propos d'un sujet dont il ne se souvenait plus ou dont il n'était pas certain et devant tout le monde, son traité, qui était toujours sur la table! Donc il ne cachait ses points « faibles », chose impensable d'un prof. au Portugal! L'assistance était assise dans les gradins, les personnalités plus importantes au premier rang. Souvent il y avait des visiteurs illustres surtout le jour suivant à la réunion régulière de la Société. Je me souviens qu'une fois le Prof. Degos m'a dit que le Prof. Juvenal Esteves, de Lisbonne, avait été présent mais qu'il s'est présenté juste après à la fin de la consultation. Comme je ne le connaissais pas je ne me suis pas rendu compte de sa présence.

Le deuxième jeudi de chaque mois il y avait la réunion mensuelle de la Société Française de Dermatologie et de Vénérologie. Elle avait lieu dans le Musée et Bibliothèque Henri Feulard, encore dans la petite salle à gauche, en haut des escaliers (fig.4). Le nombre de participants n'était pas élevé, peut-être une trentaine... Dans le premier rang siégeaient les patrons qui, d'ailleurs, avaient presque l'exclusivité à la parole... Je me souviens de la présence du « père » Touraine, de H. Gougerot avec son énorme barbe et sa voix déjà difficile à entendre (décédé l'année 1955), des Prof. Julia, (Bordeaux), Pautrier (Strasbourg), Nanta (Rennes), Charpy (Marseille), Dupont (Louvain), etc, etc. Très rarement les plus jeunes, notamment les internes, prenaient la parole, même pour présenter les cas cliniques qu'ils avaient étudié. En réalité les présentations des malades et les publications avaient



Fig. 4. Séance de la SFDV Intervention du Dr. De Graciansky (1956)

toujours le nom du « patron » à la première place. Les malades à observer et à discuter (une dizaine) étaient en exposition, placés dans les couloirs du Musée, devant les vitrines des moulages. Ils étaient identifiés par un numéro ou avec un résumé photocopié de leur histoire clinique. En effet, l'iconographie avec les diapositives en couleurs était une nouveauté, assez chère et pas encore de bonne qualité. L'observation directe des malades était ainsi un acte très vivant et très didactique car elle permettait d'écouter les commentaires de chacun, en dehors de la discussion formelle pendant la séance qui se suivait... Cependant, il faut reconnaître que la situation des malades n'était pas agréable, parfois même inhumaine, surtout pour les enfants, soumis aux gestes de l'observation clinique des quelques dizaines des dermatologistes. On comprend que quelques années après, pendant l'une des premières Journées Dermatologiques de Paris que j'ai assisté et encore organisées à l'Hôpital, un journal réputé (« Le Monde ») ait publié un article très critique sur cette pratique, article qui a déclenché, de la part du Ministère de la Santé, la fin obligatoire de ces expositions des malades. Ainsi a commencé la période des posters et s'est imposée la présentation des cas cliniques seulement sur diapositives. Quelques années après on disait que l'article du « Monde » avait été le résultat d'un « coup » monté par des jeunes médecins (Hewitt et René Touraine ?...) qui étaient contre ce système de présentation des malades. Est-ce vrai ? Le nombre de malades observés dans les consultations de chaque service était considérable et en conséquence avec une pathologie très variée. En réalité, l'Hôpital Saint Louis était alors, à Paris, le seul avec des services autonomes de dermatologie. Dans quelques-uns il y avait une consultation attachée à l'un des services de St. Louis. Tous les malades y venaient... L'expérience clinique de leurs spécialistes était donc énorme et reconnue. L'apprentissage était très facilité. À ce temps-là il y avait 5 services, indépendants des uns des autres : de R. Degos (Clinique de la Faculté), de Bernard Duperrat, de Merklen, de De Graciansky et de Boulgert. Leur réputation n'était pas la même ; celle des services de Boulgert et de Merklen n'était pas fameuse...



Fig. 5. Dans ma chambre (1955)

Mais j'y étais là pour obtenir le Certificat et donc il fallait étudier. Avec mes difficultés avec le français, j'étudiais soit dans ma chambre (fig.5) dans le 12, rue Tournefort, dans le 5ème, pas loin du Panthéon, où je lisais en haute voix les textes et parfois en écrivant pour m'habituer au français, soit dans la bibliothèque de l'hôpital, ici avec l'avantage qu'il y avait le chauffage ... Dans la 1ère année j'ai étudié tout seul car je ne connaissais pas bien les autres collègues du certificat. Après, au début de la 2ème année, Max Taieb et Pierre Harter m'ont proposé d'étudier ensemble. On se connaissait mieux et l'amitié était déjà un fait. On marquait le thème pour la semaine, chacun étudiait pour soi et à la fin de la semaine on faisait le « débat » sur la matière. Ces réunions se passaient surtout dans le petit appartement de Taieb (et sa toujours sympathique épouse, Yvette) à l'Hôpital St Lazare, où il était interne. Cet hôpital n'existe plus, transformé en maison du 3ème âge. Il était près de la Gare de l'Est et il dépendait de la police sanitaire pour l'assistance et contrôle des prostituées que la police ramassait dans la nuit dans les rues de Paris. Elles arrivaient transportées dans les fameux « paniers à salade ». Le matin, assez tôt, Taieb et parfois nous aussi, on les examinait et celles qui avaient des signes ou suspicion de maladies vénériennes étaient hospitalisées.

Harter et moi on se « disputait » amicalement la première place dans le certificat. On a fini le certificat ex-aequo ! Harter était externe chez Merklen, Taieb externe chez de Graciansky. Harter a été après mon parrain de mariage ! On a étudié bien fort, avec enthousiasme. Parfois était avec nous Rafael Andrade, du Mexique (fig.6). Il était aussi intéressé par la dermatopathologie. Après le déjeuner dans le réfectoire des externes on se réunissait au café d'en face (« Le Cadran de St. Louis »), et on disputait quelques matchs de « babyfoot » (les champions étaient Taieb et Sina) (fig.7), avant de reprendre le travail. Les collègues qui se réunissaient au café faisaient soit le certificat soit des stages de quelques semaines ou mois: Max Taieb, devenu assistant du Dr.



Fig. 6. Harter, Civatte et Andrade, dans le Musée (1957)

De Graciansky, Sandor Marghescou (réfugié hongrois, très vivace et qui est devenu prof. à Hannover après avoir été assistant de Orfanos, à Munich), Akira Hidano (devenu prof. à Tokyo), Abdul Karim Chéahade (devenu prof à Alep ce que nous a étonné...), Sakalariou (Grèce), George Tsoitis (devenu prof à Thessalonique), José Cabré (très actif, devenu prof à Cadix et après à Madrid ; malheureusement il est décédé assez jeune), José Mascaro (qui a fait un long séjour de 8 ans dans le service de B. Duperrat est devenu patron à Valence et après à Barcelone), Braham Sina (de l'Iran, bon étudiant, bonne figure, ayant émigré après pour les USA où il est

devenu prof. à Maryland), Pajic (réfugié de Yougoslavie), Parisic (aussi de Yougoslavie, mais soutien de Tito et bousier), Pierre Louis (Haïti), Rafael Andrade (après avoir obtenu le certificat de la spécialité il a fait un stage d'un an en Allemagne avec Oscar Gans, et après il est allé aux USA (Skin of Cancer Unit - New York University Medical Center) où il est devenu prof. associé et responsable du « Year Book » et après prof. à la Faculté de Mexico, etc.. En réalité le nombre de stagiaires étrangers était assez élevé, la plupart boursiers soit du gouvernement français soit de leurs pays. On travaillait avec enthousiasme, avec l'ambition de suivre une carrière universitaire ou hospitalière.

L'étude théorique était surtout basée sur le traité de Robert Degos, alors en deux volumes, avec des mises-à-jour annuelles. Quelques années plus tard il a eu la collaboration de Jean Civatte et de Stéphane Belaïch. Le magnifique Atlas de De Graciansky et Boule, en 10 volumes, et le volume de Dermatologie de l'Encyclopédie Médico-Chirurgicale, complétaient les textes qu'on utilisait le plus souvent. Mais naturellement la consultation de la riche bibliothèque était souvent nécessaire... Pour le Certificat on avait, comme j'ai indiqué, un programme pour chaque année. Il y avait aussi tous les ans, un « Cours de Perfectionnement », de 2 semaines, avec des exposées l'après-midi. Les meilleurs exposés étaient ceux de Degos, de De Graciansky et de Duperrat, très vivants, très didactiques. A la fin on avait un « beau » diplôme dont la valeur m'a toujours semblé bien faible.



Fig. 7. Dans le café « Cadran de St. Louis », une partie de baby-foot. 1 : moi, 2 : Pajic (Belgrade), 3 : Sina (Perse), 4 : Taieb (Paris), 5 : Hidano (Tokyo), 6 : Pierre Louis (Haïti)



Fig. 8. Le service du Prof. R. Degos (1954). 1er rang : Mayer, Carteaude, Delzant, Duperratt, interne, Degos, Touraine, Garnier, Rabut, Lortat-Jacob; 2ème rang : -, -, -, Stewart, Hewitt, -, -, Lefort, Ossipowski, Delort. 3ème rang : moi et les autres

La Clinique du Prof. Degos avait un nombre assez élevé de collaborateurs (fig.8). Il y avait comme assistants les Drs. Joseph Delort, Etienne Lortat-Jacob, Garnier, Alexandre Carteaude, Oscar Delzant, Mayer et Hewitt et en plus deux internes. Pour moi, les meilleurs et les plus sympathiques, étaient les deux premiers, peut-être par leur patience avec les stagiaires. Joseph Delort était toujours bien sympathique et en plus un très fort clinicien. M Lortat-Jacob était aussi un très fort clinicien (le « patron » lui demandait souvent son avis), un peu critique sur les nouvelles thérapeutiques. M. Garnier était un peu lointain, Carteaude était un peu « théâtral » et Delzant, chargé des maladies vénériennes, s'endormait facilement dans les réunions. En plus y avait quelques autres collaborateurs, comme Ossipovsky très ouvert et sympathique et qui a essayé de créer le dermogramme et Lefort, toujours pas pressé. Jean

Civatte, René Touraine et François Cottenot ont été internes (ou chef de clinique ?) deux ou trois ans après. J'étais loin de penser que mes rapports avec Civatte seraient très forts, conséquence des heures passées ensemble dans l'histopathologie cutanée, dans ma 5ème année, quand je préparais ma thèse (Fig. 9). Dans l'année 1989, Jean Civatte, successeur de mon maître R. Degos décédé, a reçu le titre de « Doctor Honoris Causa » à l'Université de Coimbra. Étant déjà professeur titulaire j'ai proposé à ma Faculté ce titre honorifique en hommage à l'École Française de Dermatologie. Les liaisons avec Touraine ont été aussi très amicales; il est devenu professeur à l'Hôpital Mondor où il a créé un bon



Fig. 9. Avec Jean Civatte (1957)



Fig.10. S.Belaich no H. Bichat (2001)

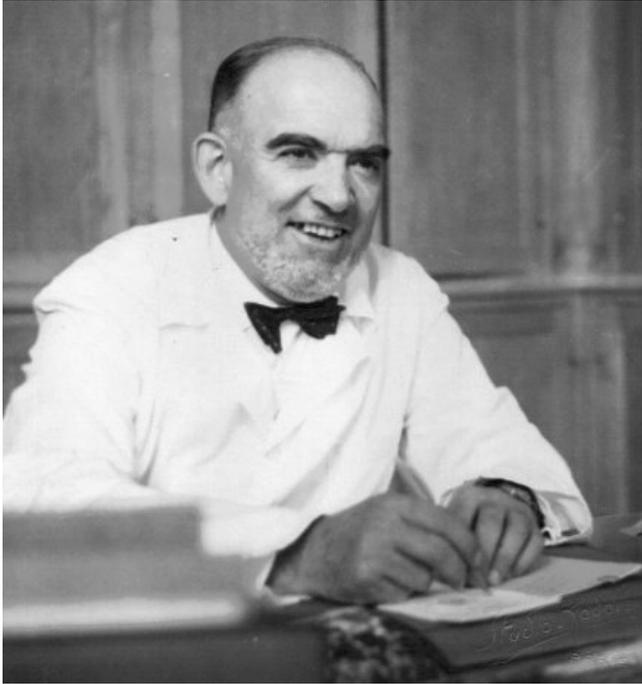


Fig. 11. Prof. R. Degos (1957)

service; malheureusement il est décédé assez tôt, avec des graves problèmes cardiaques. Cottenot est aussi devenu patron, son rêve; il prenait déjà de la pose dans ses exposés et imitait le patron dans quelques gestes... Stéphane Belaïch (fig.10) est arrivé dans le service quand j'étais dans mon deuxième séjour. Il venait d'Algérie où il avait été interne de Hadida. Curieusement, à la demande du Prof. Degos, j'ai eu la « charge » de l'introduire dans le service et même à Paris qu'il ne connaissait pas! On est devenu de très bons amis. Plus tard il a pris la direction du nouveau service à l'Hôpital Bichat et aussi il est devenu professeur. Je dois aussi évoquer Madame Kammes, la laborantine de l'anatomie pathologique qui m'a bien reçu dès les premiers contacts et qui dans les années suivantes m'a beaucoup aidé en faisant les très nombreuses coupes sériées des kératoacanthomes pour ma thèse de doctorat. Un souvenir aussi pour Melle Balme (la « Raton ») et Melle Mireille, les deux sympathiques secrétaires du service.

Je dois souligner que, dans la tradition de l'École française, le traité de R. Degos, bien qu'actuellement dépassé dans sa structure générale, est encore pour moi, un des meilleurs exemples de la description clinique de la pathologie cutanée. Il est vrai qu'aujourd'hui l'iconographie remplace une description morphologique très détaillée et que la valeur des caractéristiques cliniques des dermatoses n'est plus la même. Cependant et heureusement, la dermatologie française garde encore la rigueur de la séméiologie, comme on peut vérifier dans le nouveau livre de Saurat et collaborateurs et dans d'autres publications françaises.

À cette époque, la dermatologie française était encore dominée par l'observation morphologique détaillée, par la description clinique, par le diagnostic différentiel, par la classification nosologique. Les discussions, soit dans

les services soit dans les réunions de la Société, étaient surtout sur le diagnostic, sur les rapports nosologiques possibles et sur les traitements possibles. Il est vrai que les possibilités thérapeutiques étaient très limitées et que les connaissances sur la physiologie et physiopathologie cutanées étaient à leurs débuts, pas encore valorisées et pas assez étudiées. La dermatologie française était donc dominée par les « grands » cliniciens. On assistait aux discussions parfois très animées, avec la participation des patrons de Paris et d'autres centres français ou étrangers. Chacun avait sa personnalité. Je me souviens de la vivacité du Prof. Duperrat, des interventions théâtrales du Prof. Huriez (Lille), de l'élégance des exposés et des commentaires du Dr. De Graciansky (Paris) et du Prof. Dupont (Louvain), de l'austérité du Prof. Charpy (Marseille), de l'ironie du Dr. Lortat-Jacob, des affirmations du Prof. Miescher (Zurich) et du Prof. Pautrier (Strasbourg), des commentaires très respectés du Dr. Achille Civatte (Paris), du Prof. Woringer (Strasbourg) et du Prof. Bazex (Toulouse) qui parlaient peu et peu fort, de l'enthousiasme du Dr. Grupper (Paris) toujours très au point sur la littérature américaine, etc, etc. Mais je souligne surtout la personnalité de Robert Degos (Fig. 11) considéré par tous, pendant tout son "règne", comme le "patron" de la dermatologie française: remarquable clinicien, brillant dans l'exposé oral et écrit, redoutable dans l'argumentation très claire et franche. Sa figure "carrée" s'imposait par sa présence et par son énorme expérience clinique. Pour moi, et certainement pour beaucoup d'autres, il a été le plus brillant clinicien dermatologiste de son époque (et j'ai eu l'occasion d'en connaître beaucoup...). On peut comprendre pourquoi il a été Président du Comité International de Dermatologie et occupé d'autres places de prestige international (malgré son mauvais anglais...). Son nom est lié à l'individualisation de quelques entités nosologiques et à la description de plusieurs variétés cliniques de dermatoses déjà connues. Je suis convaincu qu'il a été le dernier des grands cliniciens de la classique École Française. J'ai eu l'honneur de son amitié et d'avoir accepté d'être mon "parrain" dans la cérémonie de l'introduction comme professeur à l'Université de Coimbra. Il est décédé en mai 1987.

Après ces fortes personnalités, les nouvelles générations plus intéressées par les nouvelles orientations scientifiques, venues surtout des USA, avaient quelques difficultés à se faire admettre. Les nouveaux horizons, ouverts surtout par les travaux des écoles de S. Rothman, de W. Montagna et de quelques autres, sur la physiologie et physiopathologie cutanée, ainsi que les nouvelles techniques de laboratoires (ultramicroscopie, histochimie, ...) m'ont semblé avoir eu assez peu de répercussions près des plus responsables. La force de la tradition et de l'énorme réputation de la dermatologie française classique était un obstacle bien difficile à dépasser... J'ai pu témoigner les commentaires de part et d'autre, pas toujours favorables, sur la nécessité de donner à la dermatologie française une nouvelle orientation, surtout d'être plus engagée dans la recherche. Je me souviens que le patron a refusé l'installation d'un microscope électronique !...C'étaient des concepts de générations...



Fig. 12. Claude (1956)

Mais, bien qu'avec un certain retard par rapport à d'autres Écoles européennes et des USA, les changements sont survenus surtout après 1968 et très rapidement se sont développés avec l'arrivée au "pouvoir" universitaire des nouvelles générations. On a assisté à la création de plusieurs centres universitaires, des hôpitaux avec d'autres services de dermatologie à Paris et ailleurs, à la création des centres de recherche médicale, aux modifications de la carrière universitaire et hospitalière, etc. On a pu assister alors à l'apparition et au développement de centres de recherche dermatologique (dont Jean Thivolet, à Lyon, et René Touraine, à Paris, ont été pionniers), à la formation de groupes spécialisés en dermatopathologie (déjà avec de fortes traditions, après Jean Darier et A. Civatte), en chirurgie, en pédiatrie, dans la recherche biologique et thérapeutique, dans la photobiologie, etc. Leur prestige s'est aujourd'hui affirmé par leur activité et par leur participation dans des multiples événements nationaux et internationaux, et aussi par les travaux publiés dans les revues françaises et dans la littérature internationale la plus exigeante. Ceci prouve que l'École Française a su s'adapter et se développer dans les lignes de la dermatologie moderne (on a l'exemple des "Journées Dermatologiques de Paris") et qu'elle a repris sa place dans la dermatologie mondiale. Et soulignons qu'elle a su conserver ses caractéristiques propres, surtout ses qualités pédagogiques et didactiques et son esprit cartésien,

Comme je l'ai dit au début, cela fait un demi siècle que je suis entré dans l'Hôpital Saint Louis et que j'ai commencé à connaître la dermatologie, la dermatologie française et des amis français et étrangers avec qui j'ai pu établir des rapports assez solides et qui ont contribué et influencé ma vie et à mon activité professionnelle. Je dois ajouter que mes années de Paris et aussi les suivantes m'ont permis de connaître et de devenir amis de plusieurs collègues français de ma génération que sont devenus « patrons » : - Grosshans (Strasbourg), Moulin (Lyon), Larrègue (Poitiers), Malleville (Bordeaux), Kint (Gand), Gharbi (Tunis), Wilson-Jones (Londres), etc avec qui j'ai eu des liaisons très amicales et assez suivies. Ils sont venus à Coimbra pour l'occasion des rencontres que j'ai organisées et aussi ils m'ont invité pour des événements chez eux.

Beaucoup de choses ont changé: les hôpitaux, les services, les "patrons", les collègues, la pathologie, les connaissances physiopathologiques, les capacités thérapeutiques, etc, etc. Cependant, il me reste toujours les souvenirs et l'amitié de tant de collègues, et aussi ma fidélité et ma reconnaissance à tous ceux qui m'ont appris à aimer la Dermatologie.

Une importante note finale: - dès le troisième mois de mon arrivée à Paris j'ai connu Claude Renée Masson, alors étudiante de littérature espagnole et portugaise à la Sorbonne (Fig.12). Elle faisait le certificat d'espagnol et la discipline de littérature portugaise était une option. Et je l'ai connue car j'allais les jeudis, à la fin du cours l'après-midi, me trouver avec le lecteur du cours, pour dîner... Nos relations (évidemment avec Claude !) nous ont conduit au mariage, trois ans après. Ainsi j'ai laissé ma chambre à la R. Tournefort...

Encore une autre note finale : la première version de ce texte (2002) a m'a été demandé par Daniel Wallach pour une possible publication avec d'autres textes d'autres collègues étrangers qui avaient fait aussi un stage de dermatologie à Paris. Cependant je crois avoir été le seul qui a répondu à son appel et ainsi le texte n'a jamais été publié. Quelques années après j'ai décidé de le re-écrire en ajoutant quelques autres détails. Je ne sais pas s'il sera un jour publié... Tout au moins ça sera une sorte de « souvenir » pour mes enfants et pour quelques amis...

Coimbra, 2008

Addenda

A versão inicial deste texto era bastante mais reduzida, pois destinava-se a uma publicação que Dr. Daniel Wallach, assistente no Hospital de S. Louis, queria promover, com as recordações de alguns dos "anciens de St. Louis". O projecto não se concretizou. Um dia resolvi retomar o texto com mais pormenores e mais umas tantas recordações. Mantive a escrita em francês. São recordações para os filhos e para a neta e certamente também para alguns familiares e amigos. Assim ficarão a saber como vivi no início da minha estadia em Paris. Porque depois, no 4º ano, já casado, as coisas mudaram... tal como também mudei de residência, do meu quarto na rua Tournefort, no Quartier Latin, perto do Pantheon, para o 61, R du Mont Cenis, em Montmartre, em casa dos sogros...

Os meus companheiros portugueses

Devo dizer algo sobre os meus companheiros portugueses em Paris naquela altura e que muito contribuíram para a minha adaptação. Alguns estavam em Paris há longo tempo por razões políticas, outros estavam com bolsas em preparação para carreiras universitárias.

Reuníamos com frequência à noite ou domingo à tarde, no Café du Luxembourg (Fig), na Place du Panthéon, em pleno Quartier Latin. Todos morávamos no quartier. Eram eles: - o Victor Ramos, licenciado em literatura



Fig. 13. No Cafè Luxembourg : Barradas de Carvalho e Margarida, Victor Ramos, José Reis e esposa, casal Andrade e Silva e eu.

francesa por Lisboa, mas impedido de ser professor por razões políticas, era tradutor na agência France Presse; por mero acaso foi o meu guia; conhecemo-nos no comboio em que vim para Paris pois tinha havido contacto anterior por amigos comuns. Foi o meu "orientador" pois indicou-me o quarto que aluguei (8000 francos/mês) e onde sempre estive, no nº 12 da R. Tournefort (chez le couple Quéré, em que a senhora mandava e ele obedecia, coxeando por queda de cavalo na I Grande Guerra, como cuirassé). O Victor que havia sido antigo hospede; foi o que me guiou nos primeiros dias, que me "ensinou" como estar em Paris e ir até ao hospital, etc. Era uma pessoa alegre, sempre activa; foi o companheiro mais "amigo". Os outros eram: Barradas de Carvalho que vivia com Margarida Brandão, bolseiro e especialista da história medieval, João Andrade e Silva e mulher. Maria Helena, bolseiro em física, Pedro Martins, bolseiro em matemática e José Reis e esposa francesa, ele também tradutor numa editora, estabelecido em Paris há anos. Por vezes juntava-se o Urbano Tavares Rodrigues, então leitor de português na Sorbonne (Devo informar que foi à saída das aulas de literatura portuguesa dadas por ele na Sorbonne, que conheci a Claude, porque por vezes, eu e Victor Ramos, íamos no fim do dia, encontravamo-nos com o Urbano para jantar). Éramos todos de poucas posses. Por vezes íamos almoçar ao restaurante grego "L'Acrópole", ainda hoje existente na R.de l'École de Médecine, em frente ao Hotel S.Pierre muito frequentado por portugueses, outras vezes a Margarida fazia uma bacalhoada no seu pequeno apartamento. Normalmente passávamos os domingos a passear pelas margens do Sena. Em domingo de "festa" dávamos uns passeios nos arredores (Ermenonville, Barbison, Chantilly,...) em excursões organizadas pelos transportes públicos de Paris. Algumas vezes íamos ao cinema com bilhetes de

estudantes a que tínhamos acesso. Recordo-me termos ido ao "Folies Bergères" cerca de 2 meses depois de eu estar em Paris! Para mim, como provinciano, foi um acontecimento inédito, de espantar !! Por vezes juntavam-se alguns compatriotas de passagem, como o historiador Magalhães Godinho e o músico Lopes Graça (a quem tive que dar algumas injeções por constipações repetidas) e que se alojavam no Hotel St Pierre. Todos eram pessoas de pensamento político anti-salazarista, talvez uns filiados no PC português, mas nem todos com a mesma "fé". Aquando da revolta de Budapeste, com a brutal repressão soviética, verifiquei uma nítida cisão entre eles: - o Pedro Martins, o Andrade e Silva mais "russófilos" do que o Victor e o Barradas. Assim comecei a "aprendizagem" política embora, felizmente, nunca me tenha deixado "contaminar". Um facto: - o Victor e o Pedro Martins viveram nos últimos anos de Paris, em dois quartos contíguos no 3º andar de um prédio no 3-bis, na Praça da Sorbonne. Pouco tempo depois de regressar a Coimbra vi nos jornais a notícia que a polícia francesa tinha fechado a sede do Partido Comunista português em Paris, sito no 3 bis da Praça da Sorbonne !!! Se os dois moradores, Victor e Pedro Martins, seriam membros não discuto. (Talvez mais o Pedro Martins do que o Victor). Mas que os dois pequenos quartos, realmente bem pequenos, mas bem recheados de livros de índole política comunista, tivessem sido a sede do PCP, não acredito. Cada quarto mal dava para ter uma cama, uma pequena secretária e duas ou três cadeiras. Não tinham casa de banho privativa e o wc era no patamar das escadas...

Infelizmente perdi o contacto com a maior parte do grupo. O Victor, tendo emigrado para S. Paulo, no Brasil, onde casou, segundo me informaram, a faleceu dias antes de embarcar para Portugal pouco tempo depois

do 25 de Abril. O Urbano T. Rodrigues, prof. na Faculdade de Letras de Lisboa e escritor (pouco aprecio os seus livros...) encontrei-o duas ou três vezes aqui em Coimbra; intitula-se (depois do 25 de Abril) comunista activo, embora eu nunca tenha tido essa noção. Com o seu modo de falar e comportamento era um "charmeur", sobretudo junto das alunas e em especial quando a mulher não estava em Paris... O Andrade e Silva e o Barradas foram prof. na Universidade de Lisboa e nunca mais os encontrei. O Pedro Martins, já falecido, veio para Coimbra como prof. de matemática mas já então bastante diminuído da visão por descolamentos da retina, embora tenha sido operado em Moscovo (!). Muitas vezes vinha a minha casa almoçar e "bavarder" sobre política e outros acontecimentos. O que dizer deles todos? Era um grupo de bons amigos que muitas vezes discutiam política portuguesa e francesa, falavam de literatura (o que para mim foi útil pois me fui "cultivando" e que ia lendo muitas das obras literárias que conhecia apenas de nome...) e do dia a dia.

Há que acrescentar não os alguns colegas de Coimbra que passaram por Paris e dos quais fui uma espécie de "guia", mas os com quem convivi durante alguns meses, pois lá estiveram para curtos estágios. Destaco sobretudo, porque tiveram importante papel na minha vida profissional, os Prof. Espírito Santo e Ibérico Nogueira, ainda jovens doutorados. Este segundo foi meu companheiro de casa por alguns poucos meses durante um estágio num serviço de ginecologia. No fim do ano lectivo deu-me boleia até Portugal, no seu "Peugeot-203", mas depois termos estado 3 ou 4 dias em

Lausanne onde foi assistir ao primeiro congresso europeu de ginecologia após a guerra.. O prof. E.Santo também lá esteve alguns 4 - 5 meses como bolseiro vivendo na mesma área, fazendo um estágio em nefrologia. Alguns anos mais tarde, bastante me ajudaram na Faculdade: - o Prof. Ibérico foi o "parteiro" do Pedro e da Isabel, "lançou-me" no meio médico de Coimbra; o Prof. Espírito Santo, já professor extraordinário, foi nomeado, por mero e feliz acaso, regente da cadeira de dermatologia (da qual nada percebia e por transferência do Prof. Mário Trincão para a Clínica Médica) quando regresssei em definitivo a Coimbra e logo me propôs para seu assistente, dando-me total apoio e liberdade de trabalho no início da minha carreira na Faculdade e enquanto não me doutorei e lhe sucedi. Ainda convivi durante algumas poucas semanas com o Prof. Mesquita Rodrigues, bolseiro da botânica (havia sido "meu " assistente nos preparatórios médicos), mais tarde professor em Moçambique e, depois de 1975, reitor da Universidade de Aveiro recentemente criada.

A todos eles devo profundo reconhecimento e gratas recordações.

Nos primeiros meses de ter regressado a Coimbra, ficamos (eu e Claude) em casa do tio David. Depois tivemos que alugar um apartamento na R. Ant. José de Almeida, à nossa "medida" elá ficamos durante 5 anos; depois do doutoramento mudamos para a R.Pinheiro Chagas.. Já eramos pais...